

POSTFACE

Marcel OTTE

Service de Préhistoire, Université de Liège. Marcel.Otte@ulg.ac.be

Curieusement, la notion d'habitat présente moins d'ambiguïté chez les espèces animales que chez l'homme. Par exemple, on parlera de l'habitat du tigre en évoquant à la fois ses lieux de prédation, de repas, de reproduction et de protection. La tanière ne s'exclut pas des territoires, y compris ceux utilisés pour les déplacements. En anthropologie, la notion d'habitat est souvent limitée à sa partie domestique, voire construite, au sein de l'aire territoriale. Inconsciemment pour l'animal, la stricte dépendance du comportement à l'habitat nourrit l'illusion d'une entité globale et indivisible. C'est aussi faux chez l'animal que chez l'homme car toute espèce migre au fil du temps par adaptation, biologique ou comportementale. Ainsi faudrait-il parler de différentes formes d'équilibre, d'harmonie, via le comportement, d'une espèce avec tel milieu. Il s'agit d'une sorte de formule, élaborée et choisie, parmi une infinité d'autres potentielles entre un groupe social et le milieu extérieur, y compris les autres groupes qui y vivent. Nous cherchons donc à définir ce voile, fait de techniques et de règles, glissé entre un groupe et son milieu. Dans le cas particulier de l'habitat, la réflexion se concentre sur l'expression territoriale de cet équilibre, elle implique donc la connaissance équivalente des potentialités offertes par les milieux extérieurs, afin d'y faire apparaître, par contraste, ce qu'y furent les prélèvements culturels. L'élaboration des méthodes archéologiques (et éthologiques) permet des reconstitutions en chaîne: de la faune prélevée à celle qui devait l'accompagner, par exemple, ou de la flore et du climat qu'elle implique, ainsi de suite. Chez l'homme, le comportement traditionnel est comme inscrit en négatif sur l'environnement naturel: on y voit apparaître ce que d'autres traditions y auraient pu prélever. Des exemples éclatants abondent dès que l'on considère les territoires lointains, conquis depuis le Moyen Âge et dont l'exploitation européenne a totalement bouleversé l'économie. Mais toute la préhistoire n'est constituée que de tels mini-bouleversements, soit par l'introduction de valeurs nouvelles (au Paléolithique supérieur, par exemple), soit par migrations (Néolithique, par exemple), soit par modifications du milieu (à l'Holocène).

Le mode d'exploitation d'un milieu forme ainsi une des composantes majeures du comportement culturel: il en

révèle une série d'options combinées, auxquelles répondent, à l'intérieur même du groupe, tous les sous-systèmes qui maintiennent cet équilibre, telle une signature ethnique. L'approvisionnement, par exemple, doit y être réparti selon les règles qu'y dictent la pensée sociale et religieuse, de telle sorte que les ressources alimentaires elles-mêmes furent prélevées selon cet esprit, y délimitant les catégories qui passeront du naturel au culturel. Au-delà des procédés d'analyse, nous avons donc bien affaire à une forme de pensée, fossilisée par l'altération de l'espace où elle s'inscrivait. C'est dire combien cette approche est cruciale pour en reconstituer l'esprit.

Pourtant, les écueils méthodologiques sont redoutables et fréquents. Les systèmes de relais en sont un, où l'on risque de confondre des activités de négociants avec celles du groupe lui-même. Comme les huîtres furent consommées loin à l'intérieur des terres à l'époque romaine, les coquilles marines du Gravettien peuvent témoigner de tels échanges de biens, sans rapport physique entre le milieu et le groupe. Et comme les Bantous qui ne rencontraient jamais les Pygmées, laissaient leurs céramiques en lisière de forêt, en échange de gibier, les Rubanés ont pu provoquer de tels cas "exceptionnels" en milieux mésolithiques. L'espace marin ne fut pas toujours une frontière, mais se trouve parfois inclus dans le "territoire" exploité: les cas sont éloquentes en Polynésie sub-actuelle et il semble en avoir été de même entre la Bretagne et l'Irlande, autant au Néolithique mégalithique que dans les revendications celtisantes d'aujourd'hui. Le "territoire" mésolithique liant la Sicile à la Tunisie, lorsque les hauts fonds étaient encore abordables, est un cas d'école où l'espace marin réunit, plus qu'il ne sépare, deux provinces culturelles réparties sur les territoires riverains et concentrées vers la pêche dans les zones intermédiaires, un peu comme dans les deltas des grands fleuves actuels d'Afrique ou d'Asie.

En hautes latitudes, les espaces culturels tendent à s'unifier plus nettement, jusqu'au cas extrême des Inuits, parcourant tous les territoires septentrionaux d'Amérique, d'Europe et d'Asie. Mais l'essentiel de la paléo-démographie eurasiatique s'est concentré sur l'immense ceinture steppique, réunissant en

permanence les deux continents. Ces "couloirs" gigantesques furent parcourus tout au long de l'Histoire (Turcs, Scythes, Sarmates, Hongrois, Mongols) comme de la Préhistoire, dont l'Homme moderne fut le meilleur représentant, avec l'Aurignacien issu d'Asie centrale. Aujourd'hui encore, les troupeaux de chevaux qui paissent dans ces immensités steppiques "appartiennent", comme leur territoire lui-même, à des groupes familiaux, toujours nomades et dont les réseaux de relations sont si étendus (de la Chine à l'Ukraine) qu'ils dérouteraient les plus sagaces analyses de nos collègues du futur. Même les déserts, d'Arabie ou de Syrie, appartiennent à des clans qui en possèdent les voies de passage, y détiennent les puits et le gibier, apparemment "sauvage". Les chasseurs de nos Ardennes connaissent, au faon près, la densité de gibier disponible dans leurs "territoires": quelle profonde connaissance devaient posséder les peuples qui, jadis, en dépendaient exclusivement? C'est dire à quel point les ressources y furent judicieusement sélectionnées, afin de garantir la pérennité du groupe.

Comme on a pu le voir dans l'histoire récente des Amériques, les grandes migrations démographiques furent toujours précédées par d'habiles incursions d'éclaireurs (les "scouts" des westerns). En préhistoire, comme en protohistoire (le Néolithique spécialement, ou les "invasions germaniques", par exemple), il devait en être de même. De jeunes gens étaient envoyés en reconnaissance pour estimer les ressources et les dangers avant les mouvements de population. Les traces lithiques attestent, comme des souvenirs emportés, de ces sillages migratoires, tant aux Amériques qu'au premier Néolithique européen (roches tenaces des herminettes, puis des haches), un peu comme si, avec l'éloignement progressif, augmentait aussi la valeur symbolique prise par les matériaux. Le peuplement de l'Amérique a dû se produire de manière aussi foudroyante qu'au Paléolithique supérieur européen, peut-être plus tôt encore. L'étroite bande de terres accessible le long des côtes californiennes est à présent engloutie, avec les plus anciens sites: la marche vers le sud y était doublement

forcée, par l'étroitesse du couloir et par les mouvements solaires. Il est dès lors naturel de ne retrouver aux États-Unis que les sites "récents", à mesure où, comme en Europe, le retrait glaciaire permettait l'expansion territoriale vers le nord, mais du côté Atlantique cette fois.

Tel qu'il fut vécu, le territoire n'est donc qu'une notion toute relative, scindée au fil des migrations, régulières ou définitives, éclatée selon les divisions fonctionnelles et profondément modifiée par les perpétuelles innovations, spirituelles ou techniques, comme par les constantes fluctuations climatiques. Ainsi, la "fidélité historique" reconstituée n'est au mieux que très relative et, malgré la finesse des approches, il faut bien voir que nous "créons" des virtualités, appropriées à nos interrogations très contemporaines, d'autant plus belles qu'elles sont éphémères. Mais c'est par là que passe le fil rouge de la connaissance. La fidélité à l'histoire doit donc être bien comprise comme une adéquation à nos propres valeurs logiques, sans doute très étrangères à celles jadis défendues par les populations observées. Probablement, l'approche se situe-t-elle aujourd'hui dans la combinaison des données territoriales (faune, roches, durées, distances) comme les auteurs de ce bel ouvrage l'observent. L'articulation des valeurs culturelles apparaît, par contraste avec les possibilités qui furent négligées par ailleurs. D'une abstraction fossilisée, nous passons alors à une fiction toute contemporaine. Au passage, apprécions comme il est ici fait justice des aptitudes néandertaliennes: aucune hiérarchie des valeurs ne s'y marque par rapport aux hommes modernes, ni par la prédiction (besoin de roches lointaines) ni par la prédation (adéquation du gibier aux ressources): on pourrait y voir un modèle de stabilité, donc de sagesse, s'il n'y avait eu concurrence fatale.

Ce beau volume alimentera, parmi d'autres, ces réflexions et établit la part des choses, entre méthodes et interprétations. Particulièrement, les auteurs eurent le mérite d'assembler leur contribution sur un axe commun de réflexion: c'est le plus enviable de leurs mérites.